

Ambiguïtés et hybridité
-de la subjectivité dans le domaine de la traduction

Inger Hesjevoll Schmidt-Melbye,
NTNU, Norvège,
inger.hesjevoll.schmidt-melbye@ntnu.no

Résumé

Le domaine de la traduction comprend non pas seulement la théorie, mais aussi la pratique, voire le métier ou l'art de traduire. De plus, ce domaine a, jusqu'à présent, été plus ou moins dépendant d'autres disciplines humanistes. Je me sers ici d'une perspective herméneutique pour indiquer la complexité méthodologique de ce domaine, et plus particulièrement, pour analyser certains cas précis tirés de traductions norvégiennes d'œuvres africaines d'expression française. Par opposition aux traductologues qui tentent de catégoriser les choix du traducteur, je montre qu'il n'est pas forcément possible ni de repérer une certaine idéologie dans les traductions, ni de définir clairement les multiples choix du traducteur. Face à la grande variété de traductions possibles d'un texte donné, je pose la question: Quel est l'impact de la subjectivité dans le domaine de la traduction?

Mots-clés

Ambiguïté, hybridité, subjectivité, traductologie, interprétation

Ambiguities and hybridity
-on subjectivity in the field of translation

Summary

The field of translation covers not only translation theory, but also the practice or art of translating. Moreover, it has so far been more or less dependent on other disciplines in the humanities. Using a hermeneutic perspective, I point to the methodological complexity of the field. More particularly, I analyze specific cases from Norwegian translations of African literary works written in French. In contrast to translation theorists who try to categorize the translator's choices, I show that it is not necessarily possible to identify a particular ideological stance in the translations or to clearly classify the many choices made by the translator. Confronted with the great variety of possible translations of a text, I ask: What is the effect of subjectivity on the field of translation?

Key words

Ambiguity, hybridity, subjectivity, translation theory, interpretation

1. Introduction : Problématiques actuelles de la traductologie

Dans son livre *Enlarging translation, empowering translators* de 2007, Maria Tymoczko caractérise les compétences nécessaires du traductologue comme « énormément diverses et ouvertes » (140, ma traduction). Elle pose ensuite les questions suivantes, afin de mettre en lumière des problématiques significatives à l'égard de la recherche sur la traduction :

Comment une discipline fonctionne-t-elle quand il y a une incertitude fondamentale et des divergences autour de la classification et donc, autour du sujet lui-même ? Comment les « unités d'analyse » peuvent-elles être identifiées ? Existe-t-il une base pour les unités d'analyse communément acceptées par les chercheurs ou est-ce que ce genre d'unités est établi d'une manière ad hoc ou arbitraire, en fonction de chaque projet de recherche individuel et au gré de chaque chercheur ? Dans ces conditions, comment une théorie générale peut-elle émerger ? (ibid.: 153, ma traduction)¹.

L'*interprétation individuelle* imprègne nécessairement la traduction à tout niveau et à tout stade. Or, Tymoczko, en associant au procédé du traductologue les expressions *ad hoc ou arbitraire*, décrit ici une pratique de recherche dépourvue de tout fondement. Constatons que Tymoczko met en doute la validité et la fiabilité de la théorisation même de la traduction. C'est que les traductologues s'efforcent de trouver un minimum de critères sur lesquels l'on pourrait se mettre d'accord. Ainsi, nous voyons constamment apparaître des néologismes terminologiques, tandis que le domaine se révèle être déjà une véritable « machine à théorie », abondant en variantes des mêmes conceptions.

Même si ces efforts traductologiques sont souvent nécessaires pour déclencher des approches fécondes et pour nous aider à réfléchir sur les problématiques, il ne faut pas avoir trop confiance en leur capacité pragmatique. La *méthodologie* propre au chercheur² reste vulnérable et indéterminée, et elle n'est pas automatiquement renforcée par l'apparition de nouvelles théories. Après *the cultural turn* des années quatre-vingt-dix, la subjectivité incontournable, inhérente à la fois à l'activité de traduire et à l'étude de cette activité, est officiellement reconnue. Néanmoins, la traductologie donne l'impression de se trouver toujours tiraillée entre l'acceptation de la portée de la subjectivité et un certain idéal d'objectivité, impression confirmée par les questions que pose Tymoczko. Cette oscillation entre la subjectivité et l'objectivité risque cependant de faire stagner le domaine de la recherche en question. A travers des exemples tirés d'œuvres hybrides, je souhaiterais montrer que l'aspiration objectiviste peut non seulement se révéler vaine, mais aussi nuisible. Je chercherai à illustrer jusqu'à quel point de telles œuvres littéraires offrent des problématiques d'ordre traductologique pour lesquelles il n'existe pas forcément de théories, ni de méthodes d'appui.

Les œuvres en question sont des textes « déjà traduits » en ce qu'elles sont le résultat d'une rencontre entre une culture africaine (y compris l'arabe) et l'écriture française. Ce tissu de strates culturelles entraîne maintes considérations esthétiques pour le lecteur, le traducteur et le chercheur. Ces œuvres sont marquées par un mélange assez frappant d'éléments poétiques, romanesques, populaires et oraux, que ce soit par la fusion des conventions d'écriture occidentales et de l'inspiration de l'art oratoire du pays africain en question, ou par la narration idiosyncratique de l'écrivain. S'ajoute à cette difficulté la véritable mosaïque de différents narrateurs et personnages et les divers registres de langue. Bref, cette rencontre culturelle marquée par l'hybridité complique la tâche interprétative puisqu'elle laisse apparaître de multiples ambiguïtés, définies par William Empson comme « [...] toute nuance verbale, si légère soit-elle, qui ouvre à des réactions alternatives au même fragment langagier » (1930: 1, ma traduction)³. Nous allons justement aborder les lectures potentielles du même passage textuel tiré de chaque œuvre traduite choisie. D'abord, je présenterai pourtant les motifs qui m'ont amenée à choisir l'herméneutique comme perspective de recherche.

2. Du besoin de catégoriser à une approche herméneutique de la traduction

La constitution d'un domaine de recherche implique forcément une aspiration à systématiser et à cerner les matériaux en question. L'on peut pourtant penser que la traductologie est, paradoxalement, encore plus susceptible à être soumise à une approche quantitative que d'autres domaines humanistes, en raison de ce que Tymoczko nomme *une incertitude fondamentale* (2007 :153, ma traduction) dans ces recherches. Bon nombre de théoriciens tentent de présumer

des stratégies potentielles du traducteur et de définir les choix qui ont été fait par celui-ci lors du processus de traduction. En effet, les traductologues les plus reconnus ces dernières années sont ceux qui se basent sur des suppositions et des mises en systèmes assez catégoriques, comme Gideon Toury et Lawrence Venuti. Tous les deux sont également traducteurs professionnels, et aucun d'entre eux, dans ses écrits théoriques, ne néglige la question de la subjectivité dans le domaine de la traduction. Cependant, ils traitent le traducteur à peu près exclusivement dans une perspective « politique », c'est-à-dire qu'ils fondent leurs théories sur les conditions idéologiques et commerciales autour de la production d'une œuvre traduite.

Aussi les théories de Toury et Venuti, précisément à cause de leur apparente accessibilité et de leur transparence, peuvent-elles probablement nous induire à croire qu'elles nous offrent des solutions aux problématiques concrètes du chercheur. De même avec des modèles que j'appellerais *linéaires*⁴, impliquant une compréhension qui suit l'ordre chronologique des étapes de la lecture, de l'interprétation et de la « reconstruction » du texte. Quelques théoriciens continuent à penser la traduction dans ces modèles assez fixes. Cependant, les systèmes auxquels ces théories soumettent les œuvres traduites ne seront pas assez constructifs si l'on cherche à mettre en relief toutes les nuances de la traduction. En effet, ces systèmes proposent des cadres trop restreints pour un épanouissement véritable de l'interprétation. Les théories qui se concentrent d'abord sur la question de *littérarité* d'une traduction plutôt que sur ses aspects politiques, s'avèrent, selon moi, plus aptes à nous aider à problématiser et à mieux saisir les forces subjectives en jeu dans le domaine. Parmi ces théories, j'estime surtout qu'une approche herméneutique invite à voir l'activité de traduire, ainsi que la lecture et l'analyse de traductions, comme des processus ouverts, souples et dynamiques.

Le rapport entre l'herméneutique et la traduction s'inscrit en effet dans l'étymologie même du premier terme. Selon Gerhard Ebeling, la notion grecque *hermeneuein* recouvre trois sens, englobant l'activité de la traduction : « affirmer (exprimer) », « interpréter (expliquer) » et « traduire (servir d'interprète) » (Ebeling, 1951 dans Jervolino, 2007 : 71- 72). C'est grâce à George Steiner et son livre *After Babel, aspects of language and translation* (1975) que la philosophie de l'herméneutique a été réintroduit dans le domaine de la traduction, après une longue période où le propos de la recherche avait été, principalement, l'évaluation du degré d'équivalence linguistique. Le *mouvement herméneutique* proposé par Steiner constitue un effort pour comprendre ce qui se passe dans l'esprit du traducteur lors du processus de traduction⁵. Dans le sillage de Steiner, Ioana Balacescu et Bernd Stefanink écrivent dans leur article « Défense et illustration de l'approche herméneutique dans la traduction » de 2005 :

[L]es traductologues herméneutes ne conçoivent plus le traducteur comme un intermédiaire « entre » le TS [texte source] et le TC [texte cible], mais comme un herméneute dans la conscience duquel le TS et le TC fusionnent. Le traducteur n'est donc plus un « passeur » qui fait passer le sens du TS au TC. Finie aussi la recherche des « équivalences » au niveau des micro-structures [...] (636-637)⁶.

Adopter une perspective herméneutique sur le travail du traducteur implique donc une idée de la traduction qui dépasse les questions traditionnelles d'équivalence et de fidélité, ainsi qu'une conception du traducteur comme *herméneute*. Domenico Jervolino écrit, dans *Herméneutique et traduction* de 2007, un livre consacré à la philosophie de Paul Ricœur :

[L]a traduction comme paradigme de l'herméneutique nous introduit de façon privilégiée dans la phénoménologie herméneutique du Soi - avec sa dialectique complexe de l'identique et de l'autre, des formes plurielles d'altérité dans le cœur même du Soi (2007 : 88).

Les pensées de Ricœur contribuent à mettre en relief un aspect important de la traduction et de la traductologie : il ne s'agit pas uniquement d'une dialectique entre soi-même et l'Autre, mais aussi d'une complexité qui réside à l'intérieur même du *Soi*. Il s'ensuit que ni le traducteur ni le traductologue ne peuvent s'en tenir à une idéologie claire, ni avoir une compréhension conséquente et univoque de la poétique des textes, source et cible.

Cependant, même si l'on opte pour une perspective herméneutique, l'on risque de s'éloigner de l'objet d'étude. Dans sa *Poétique du traduire* de 1999, Henri Meschonnic, tout en reconnaissant la subjectivité du traducteur, montre clairement son aversion pour l'analyse steinerienne :

Il est [...] nécessaire de se défendre devant cette dilution de la traduction dans l'interprétation qui mène à une caractérisation psychologique telle que, de même que pour l'herméneutique [...] on aboutit, au lieu de concepts du traduire, à un classement des états d'âme du traducteur (77).

Plus loin, il avance que « *Les traductions elles-mêmes des œuvres montrent que ni la linguistique ni l'herméneutique n'ont les concepts nécessaires pour les analyser dans leur poésie* » (ibid.: 95). Nous voyons que Meschonnic se concentre d'abord sur le style du texte, tandis que Steiner entre dans la psychologie du traducteur. Abstraction faite de leurs divergences⁷, ils présupposent tous les deux *l'investissement personnel* du traducteur dans le texte et paraissent être plus à l'écoute de la poésie que les traductologues généralement considérés plus « politisés ».

Conformément à une approche herméneutique, je présenterai, dans ce qui suit, mes propres lectures des extraits littéraires, ce qui implique que je révélerai mes propres interrogations face aux textes, source et cible, ainsi que mes réflexions concernant les choix des traducteurs. J'offrirai ainsi un échantillon des multiples dilemmes du traducteur et du chercheur, déployant les zones floues inhérentes à toute activité interprétative.

3. La poésie du texte, du traducteur ou du chercheur ? Cas problématiques dans des œuvres hybrides

Tout comme le traducteur ne peut pas se permettre de s'attarder à l'intérieur de la sphère de multiples possibilités, le chercheur doit choisir une perspective de recherche et finir par fixer ses interprétations sur le papier. Toutes les perspectives choisies, y compris l'approche herméneutique, vont diriger la lecture du chercheur en excluant les interprétations alternatives. Pour ma part, j'ai pris pour point de départ la comparaison avec le texte source, et j'ai lu les traductions sous cet angle comparatif. Mes évaluations auraient été différentes si j'avais opté pour une autre perspective, comme la théorie de « *skopos* » par exemple, qui considère les choix du traducteur selon la fonction de l'œuvre traduite dans *la culture cible*. Je ne peux ici évoquer qu'un très petit nombre d'exemples, et les analyser très brièvement, mais j'espère tout de même pouvoir éclairer certains problèmes traductologiques. Les œuvres en question sont *Les soleils des indépendances* (écrit par l'écrivain ivoirien Ahmadou Kourouma en 1968) / *Uavhengighetens soler* (traduit en norvégien par Ingse Skattum en 2005), *Une si longue lettre* (écrit par l'écrivaine sénégalaise Mariama Bâ en 1979) / *Brev fra Senegal* (traduit en norvégien par Inger Gjelsvik en 1981) et *Ombre sultane* (écrit par l'écrivaine algérienne Assia Djebar en 1987) / *Skyggesøster* (traduit en norvégien par Bente Christensen en 2007)⁸.

Commençons par un cas qui relève de la problématique du registre de langue, un aspect de la traduction assez complexe et étroitement lié aux habitudes langagières. Dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ, la narratrice, s'adressant à son amie intime, fait part de son scepticisme à propos de la sorcellerie et constate : « Ils avaient des résidences fort éloignées, ces charlatans » (1979 : 94). Dans la traduction, l'énoncé est rendu ainsi : « De holdt hus langt av lei, disse sjarlataner » (Gjelsvik, 1981 : 65). Ma lecture de l'extrait m'a portée tout d'abord à juger le langage de la traduction comme « vieillot ». En analysant plus profondément le passage traduit, j'ai trouvé un mélange de styles que je ne retrouve pas dans le texte source.

Pour cette lectrice, la première partie de la phrase, « holdt hus », appartient à un langage formel. Puis, nous avons l'expression « langt av lei », que j'associe à un langage oral et qui me fait penser aux contes populaires norvégiens. D'après moi, la traductrice s'inspire ici du langage oral d'autres passages, et peut-être aussi par l'idée même de la charlatanerie. Or, j'estime que le choix d'utiliser la forme indéterminée en norvégien pour « ces charlatans », « disse sjarlataner », au lieu de la forme déterminée, « disse sjarlatanene », *réoriente* le style vers un niveau soutenu. Je considère ce composé de registre au plan micro comme une imitation de celui que l'on trouve au plan macro du roman. Cela dit, un chercheur plus âgé aurait pu interpréter tout à fait différemment la tonalité des éléments de l'extrait, puisque la langue norvégienne a naturellement changée depuis les années quatre-vingt⁹.

Le « ton » langagier s'avère un phénomène subtil et impalpable qui dépend, entre autres, de l'âge, du sexe et des préférences de l'entité qui interprète. D'après Jervolino, le problème principal du traducteur se trouve précisément dans cette sensation abstraite, cet espace-entre-langues :

[L]e langage lui-même n'existe pas en dehors d'une pluralité de langues, qui se donne tout d'abord comme une dispersion désarmante et irrémédiable [...] C'est dans ce hiatus entre le langage et les langues [...] que s'insère la pratique et la problématique de la traduction (2007 : 74-75).

Passons à la question du rythme, aspect largement discuté dans le domaine de la traduction. Dans *Les soleils des indépendances*, Ahmadou Kourouma exerce une véritable transformation de la langue française en la soumettant aux codes propres à la tradition orale de sa langue maternelle, le malinké. L'écriture de Kourouma se caractérise entre autres par une ponctuation qui diffère des normes du français standard. En voici un exemple: « Ses paupières tombaient en vrai totem de panthère et les houmba! jaillissaient » (Kourouma, 1968 : 110), traduit par: « Øyelokkene hans senket seg slik det sømmet seg for et ekte pantertotem, mens humba-ropene gjallet » (Skattum, 2005 : 102). En enlevant le point d'exclamation, en ajoutant l'adverbe « mens » ('pendant que') et en insérant un trait d'union et le mot « ropene » ('les cris'), la traductrice adapte ici l'extrait à la ponctuation norvégienne. Il est pourtant difficile de tirer des conclusions sur les effets de cette adaptation rythmique. Le rythme original, venant de la tradition orale, peut être compris comme affaibli, voire moins marqué, dans la traduction. Dans le texte source, l'on a, en tant que lecteur, l'impression d'être invité à faire partie de l'ambiance et à éprouver le rythme, tandis que dans le texte cible, cette invitation et cette immédiateté sont remplacées par une description plus neutre de la situation.

Cependant, si la traductrice avait gardé le rythme original, le lecteur norvégien aurait pu réagir négativement, refusant l'invitation implicite de voir dans le passage une esthétique de nature différente. En modifiant le passage, tout en gardant le mot distinct « houmba » (certes écrit « humba »), ainsi que l'allitération, la traductrice introduit plus subtilement les aspects étrangers et crée un rythme qui fonctionne en norvégien. Elle semble d'ailleurs vouloir compenser pour le changement rythmique, car elle ajoute une assonance, en se servant deux fois de la voyelle ø. Comme nous venons de le comprendre, le concept de rythme dépend de plusieurs facteurs : les réactions instinctives et les préférences esthétiques de chaque individu sont à leur tour soumises à la culture à laquelle il appartient. Pourtant, deux membres de la même culture peuvent différer à ce sujet, et l'entité qui interprète peut encore se sentir tiraillée entre *les formes plurielles d'altérité dans le cœur même du Soi* (2007 : 88), pour reprendre la citation de Jervolino.

Concentrons finalement notre attention sur des parties tirées de la thématique des romans, parties qui peuvent provoquer le public cible. *Ombre sultane* d'Assia Djébar traite de la soumission d'une femme par rapport à son mari. Je comprends certains termes décrivant la tenue des femmes comme modérés dans la version norvégienne¹⁰. Voici des exemples : « l'ensevelissement imposé aux corps femelles ! » (Djébar, 1987 : 101)/ « de gevantene de påtvinger kvinnekroppene » (Christensen, 2007 : 107), « En trottinant engoncées dans vos voiles de laine » (Djébar, 1987 : 102)/ « Mens dere traver av sted innhyllet i ullslørene » (Christensen, 2007 : 108), « la face perdue dans des voilages » (Djébar, 1987 : 149)/ « med ansiktet omkranset av slør » (Christensen, 2007 : 161) et « Le corps enfoui dans les crêpes ou les velours clairs peut s'absenter » (Djébar, 1987 : 173)/ « Kroppen som er skjult av crepe eller lys fløyel, kan ta fri » (Christensen, 2007 : 187).

D'abord, la correspondance entre le mot « gevant » en norvégien, qui ne réfère qu'à une tenue ample et légère, et « ensevelissement » en français ne me semble pas évidente. « Gevant » peut encore déclencher chez le lecteur une idée tout à fait opposée au thème du texte original, celle d'une artiste libre, s'habillant volontairement de draperies, éventuellement *dévoilant* certaines parties de son corps. Le changement dans la ponctuation contribue également à neutraliser l'aspect de contrainte lié à cet habit que nous présente le texte de Djébar. Ensuite, « corps femelles » tend à la péjoration par son allusion au monde animal, tandis que « kvinnekroppene » ('les corps de femme') ne le fait pas. De surcroît, « engoncées », « perdue » et « enfoui » sont négativement chargés tandis que les adjectifs qui les remplacent, « innhyllet », « omkranset » et « skjult » sont plus neutres ou peuvent encore susciter des connotations positives. En effet, ils donnent autant d'associations à une sainte qu'à une femme opprimée. Enfin, pour moi, l'élément verbal « kan ta fri » a une consonance trop positive par rapport au texte source, où la frustration liée à la tenue des femmes est tout le temps sous-jacente.

Les termes choisis par Djébar permettent l'apparition de plusieurs niveaux sémantiques. Cette richesse d'allusions pose pourtant des défis non négligeables dans le processus de traduction. Si, par exemple, la traductrice avait opté pour le mot *begravet* pour rendre « enfoui », la signification

serait devenue beaucoup trop directe et elle aurait exclu, au nom du lecteur norvégien, toute autre connotation. Donc, un paradoxe surgit à la surface : le léger embellissement peut être considéré comme dirigeant trop la lecture, mais en même temps, cette manœuvre semble nécessaire pour garder une certaine *ouverture* au cadre d'interprétation. Du reste, la similarité sonore des verbes, due à la répétition de « en- », ne sera probablement pas, en tout état de cause, possible à reproduire en norvégien. Cette restriction d'ordre linguistique exigerait en tout cas des solutions créatives de la part du traducteur.

Les transformations textuelles démontrées ici accentuent l'impact de l'interprétation du traducteur et mettent en relief le fait que ses lectures, à leur tour, posent des défis considérables pour le chercheur. Nous avons vu jusqu'à quel degré les choix du traducteur orientent la lecture du texte cible. Or, il ne faut pas oublier que le traducteur est forcé à faire des compromis, des choix qui ne pourront être idéaux sur tous les plans. Ricoeur illustre parfaitement la réduction inévitable des sens potentiels lors d'un processus d'interprétation :

[L]'interprétation part de la détermination multiple des symboles – de leur surdétermination, comme on dit en psychanalyse ; mais chaque interprétation, par définition, réduit cette richesse, cette multivocité, et « traduit » le symbole selon une grille de lecture qui lui est propre (1969 : 18).

Nous avons également vu jusqu'à quel point l'évaluation des choix du traducteur dépendait de la « grille de lecture » du chercheur, voire de sa compréhension de la poétique du texte, compréhension qui peut se révéler considérablement différente de celle du traducteur. En outre, nous comprenons que dans leurs réactions tant au contenu qu'à la forme de l'œuvre littéraire, le lecteur, le traducteur et le chercheur conjuguent leur sensibilité individuelle à des conventions partagées par une collectivité culturelle. Même de courts passages textuels peuvent ainsi illustrer la difficulté à constater la motivation pour les choix du traducteur ainsi que les conséquences qui s'ensuivent.

4. Conclusion : Vers une reconnaissance de l'indéfini dans la traduction

En tant que traductologue, l'on est facilement intrigué par certains choix du traducteur, et par conséquent, l'on tombe souvent dans le piège de condamner une traduction sans questionner ses propres appréciations. Tout processus herméneutique suppose cependant une critique des *préjugés* de l'interprète, c'est-à-dire de l'horizon d'attente propre au chercheur, selon la terminologie de Hans Georg Gadamer. Un « traductologue herméneute », tel qu'il est conçu par Balacescu et Stefanink, ne considère pas seulement *le processus de traduction* comme herméneutique et *le traducteur* comme herméneute. Un tel chercheur problématise également sa propre lecture, c'est-à-dire qu'il comprend sa propre activité analytique dans la même perspective. En fin de compte, une analyse de traduction ne peut jamais être autre chose qu'une interprétation individuelle faite à un certain moment historique, quoique basée sur les compétences et l'expérience non négligeables du chercheur en question. Selon Balacescu et Stefanink, « [c]ette évaluation doit être plausible pour autrui, la 'plausibilité intersubjective' venant remplacer l'objectivité comme critère d'évaluation » (2005 : 638).

J'ai suggéré ici que les théoriciens qui aspirent à classifier et à définir les problèmes de la traduction n'arrivent pas nécessairement à clarifier les problèmes interprétatifs concrets. Malgré leur allure claire et systématique, plusieurs questions restent non résolues, et appliquées à des œuvres complexes comme celles que nous avons rencontrées ici, ces théories n'offrent pas forcément beaucoup d'appui au chercheur lors de son parcours analytique. Etablir de nouveaux cadres théoriques incorporant des néologismes terminologiques ne représente pas non plus forcément des solutions aux problématiques que nous avons discutées. Le chercheur peut soit comprendre les exemples abordés ici comme de fortes accommodations à la culture cible, soit comme des solutions créatives au moyen desquelles le traducteur réussit à transférer la *littérarité* du texte original. Les exemples illustrent qu'il est difficile de déterminer un « goût commun » dans le public cible et, par conséquent, l'influence du traducteur sur celui-ci, et ils attestent que traduire est une vraie expérimentation dans le *laboratoire d'écriture*, comme le dit Meschonnic (1999 : 459).

Dès lors, pour tenter de répondre à l'essence des questions pertinentes posées par Tymoczko, l'aspiration à une classification unanime ou à des unités d'analyse préfixées me semble non pas

seulement difficile à satisfaire, mais aussi infructueuse. Il faut se souvenir que tout projet de traduction littéraire est unique et que chaque pair de texte source/texte cible propose des points d'intérêt d'un ordre singulier. D'après moi, le chercheur devrait donc s'abstenir d'imposer aux traducteurs des stratégies, des normes, des lois et des catégorisations rigoureuses. L'application de règles universelles peut nuire à notre compréhension de traductions plutôt que d'éclairer ses aspects intéressants.

Tant que nous ne trouvons pas de véritable méthode prenant en considération toutes les nuances interprétatives lors d'une analyse de traduction, nous pouvons nous appuyer sur une perspective herméneutique, qui, du moins, respecte la *complexité* de ce processus. Pour emprunter les termes de François Rastier :

[L]'interprétation n'annule pas la difficulté, elle la précise sans la lever. Elle ne la suspend pas, et ce qui a été éclairé ne devient pas clair pour autant, car la conscience de la complexité ne se confond pas avec la simplicité (Rastier, 2005 : 4).

Le plus important, selon moi, serait d'encourager l'ouverture et la sincérité comme qualités essentielles au chercheur qui entreprend la tâche difficile de comprendre le processus et le résultat d'une traduction, surtout quand il s'agit de textes sources déjà hybrides. Je trouve la remarque suivante de Pierre Lepape pertinente non pas seulement pour le traducteur, mais aussi pour le traductologue :

Il y a toujours le risque que l'écrivain-traducteur mange le traduit, qu'il lui impose son souffle et son rythme et le parasite. Mais, à tout prendre, le dommage est moindre d'être trahi par trop de présence que par excès d'absence (Lepape, « Le monde », le 4 juin 1999).

Le travail interprétatif d'un texte littéraire implique par essence une certaine ouverture vers les voix et la poétique de l'Autre. Or, selon le paradigme herméneutique de la traduction, le processus textuel du traducteur et la démarche analytique du chercheur revendiquent en plus que chacun d'entre eux soit conscient de ses *propres voix* ainsi que de ses *propres idées de la poétique*. L'investissement émotionnel et intellectuel s'avère être une condition inéluctable non pas seulement pour le traducteur des textes littéraires, mais aussi pour le chercheur dans son analyse de ce type de transferts culturels. Le traductologue herméneute aurait alors l'honnêteté et la hardiesse de jouer franc jeu et d'admettre le haut degré de subjectivité qui caractérise le domaine de la traduction. En ce cas, il peut très bien apporter à la traductologie de nouvelles perspectives qui ne sont pas seulement concentrées sur les aspects jugés faibles d'un texte traduit, mais qui accentuent autant ses cotés favorables. J'adhère à Ricœur quand il dit que toute interprétation réduit le nombre de possibilités ouvert par le texte original. Néanmoins, le chercheur peut en effet contribuer à enrichir la traduction et la traductologie par ses propres idées littéraires, précisément inspirées de l'hybridité textuelle ainsi que des ambiguïtés qui s'ensuivent. C'est la subjectivité qui donne au domaine de la traduction sa passionnante empreinte.

Références

Bâ, M. 1979. *Une si longue lettre*. Monaco : Le serpent à plumes (version de 2001). (Première version par Les Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal à Dakar).

Balacescu, I., Stefanink, B. 2005. « Défense et illustration de l'approche herméneutique dans la traduction ». Montréal : Meta : journal des traducteurs, Volume 50, numéro 2, pp. 634-642.

Christensen, B. 2007. *Skyggesøster*. Oslo: Gyldendal forlag.

Djebar, A. 1987. *Ombre sultane*. Paris : Les Éditions Albin Michel (version de 2006). (Première version par Jean-Claude Lattès à Paris).

Gadamer, H-G. 1976. *Vérité et méthode- Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, (traduction française de l'allemand). Paris : Les Éditions du Seuil.

Gjelsvik, I. 1981. *Brev fra Senegal*. Oslo: Cappelen forlag.

Kourouma, A. 1968. *Les soleils des indépendances*. Paris : Les Éditions du Seuil (version de 1970). (Première version aux Presses de l'Université de Montréal).

Jervolino, D. 2007. *Herméneutique et traduction*. Paris : Les Editions Ellipses.

Meschonnic, H. 1999. *Poétique du traduire*. Les Editions Verdier.

Rastier, F. 2005. « Herméneutique et linguistique : Dépasser la méconnaissance ». *Texte !* [en ligne], Volume X, numéro 4.

Ricœur, P. 1969. *Le conflit des interprétations: essais d'herméneutique*. Paris : Les Éditions du Seuil.

Skattum, I. 2005. *Uavhengighetens soler*. Oslo : Cappelen forlag.

Steiner, G., Lotringer, L., Dauzat, P.E. 1978. *Après Babel: une poétique du dire et de la traduction*, (traduction française de l'anglais). Paris: Les Éditions Albin Michel.

Toury, G. 1995. *Descriptive translation studies and beyond*. Volume 4. Amsterdam : John Benjamins Publishing Company.

Tymoczko, M. 2007. *Enlarging translation, empowering translators*. Manchester: Saint Jerome Publications.

Venuti, L. 2008. *The translator's invisibility: a history of translation*, deuxième édition. London: Routledge. (Première édition: 1995).

Notes

1 « enormously diverse and open » (Tymoczko, 2007: 140) et « [H]ow does a discipline function when there is basic uncertainty and contention about classification and hence, about the subject matter itself? How can “units of analysis” be identified? Is there a basis for the units of analysis that are commonly accepted by researchers or are such units established in an ad hoc or arbitrary manner, relative to every research project individually and based on each researcher's convenience? In such circumstances, how can general theory emerge? » (ibid.: 153).

2 Je fais ici abstraction des méthodes et techniques plus concrètes comme « TAPs », « Think Aloud Protocols », qui sont, elles, définies et systématisées. Le grand avantage de « TAPs », est la possibilité d'enregistrer des étapes et des facteurs qui jouent un rôle lors du *processus* de traduction.

3 « [...] any verbal nuance, however slight, which gives room for alternative reactions to the same piece of language » (Empson, 1930: 1)

4 Voir par exemple les contributions théoriques suivantes :

Vinay, Jean-Paul et Darbelnet, Jean (1958), *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris : Didier. Nida, Eugene et Taber, Charles (1969), *The Theory and Practice of Translation*, Leiden : E.J. Brill. Nord, Christiane (1991), *Text Analysis in Translation : Theory, Methodology, and Didactic Application of a Model for Translation-Oriented Text Analysis*, Amsterdam-Atlanta: Rodopi. Henry, Jacqueline (2003), *La Traduction des jeux de mots*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.

5 Son mouvement herméneutique consiste en quatre étapes : *un élan de confiance* (le traducteur se fie à ce qu'il y a un minimum de sens à découvrir dans le texte source et alors à transmettre au texte cible), *l'agression* (le traducteur pénètre le texte source pour le déchiffrer), *l'incorporation* (le traducteur est tiraillé entre une « annexion » et une « répulsion » du texte source) et finalement la *compensation* (l'équilibre doit être restauré) (Steiner, 1978 : 403-408). Steiner explique l'étape finale de la manière suivante : « Le paradigme de la traduction demeure incomplet tant que ne s'établit pas de réciprocité, tant que l'original n'a pas regagné tout ce qu'il a perdu » (ibid. : 533).

6 Malgré le fait que je trouve importante la contribution de Balacescu et Stefanink, et que j'adhère à leur idée principale, -l'attitude herméneutique du chercheur-, je ne suis pas d'accord avec leur lecture de la théorie gadamerienne en ce qui concerne les *préjugés* et la conduite du récepteur.

7 La discussion entre Steiner et Meschonnic, quoiqu'intéressante, dépasse le cadre de cet article. Je souhaite d'ailleurs souligner que, contrairement à Meschonnic, je comprends le processus herméneutique dans son sens large, c'est-à-dire avec l'idée qu'il n'implique pas uniquement l'investissement dans le *sens* du texte, mais aussi dans son ton et son style, voire son *langage*.

8 Les exemples commentés ici s'inscrivent dans ma thèse de doctorat qui est en préparation, et dont l'achèvement est prévu pour 2013. Les trois autres œuvres et leurs traductions appartenant à mon corpus sont *Cette aveuglante absence de lumière* (écrit par l'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun en 2001)/ *Dette blendende fravær av lys* (traduit en norvégien par Kari et Kjell Risvik en 2002), *Le Pauvre Christ de Bomba* (écrit par l'écrivain camerounais Mongo Beti en 1956)/ *Den evige far i Bomba* (traduit en norvégien par Mona Lange en 1979) et le recueil de nouvelles *La main sèche* (écrit par l'écrivain congolais Tchicaya U Tam'si en 1980)/ *Den visne hånden* (traduit en norvégien par Kjell Olaf Jensen en 2002).

9 Je précise que ma compréhension des registres de langue de ce passage peut venir de la grande différence d'âge entre la traductrice et la chercheuse.

10 En ce qui concerne les choix de Christensen, j'avertis que j'ai eu accès aux différentes versions du manuscrit précédant la traduction finale. Si j'ai observé des changements intéressants d'une version à l'autre, je ne peux pourtant pas les discuter ici. Je me contenterai d'indiquer que les corrections faites, d'abord par la traductrice elle-même et ensuite par la relectrice, tendent à modérer certains aspects « délicats ». Plusieurs théoriciens avancent précisément que les maisons d'éditions contribuent à la « domestication ». Ces indications qui, dans le cadre de mon présent travail, ne sont autres que des suppositions, pourraient cependant déclencher d'autres projets de recherche.